

Lambert se bouffait les ongles.

Le clair-obscur plongeait les trois flics dans un espace temps imprécis, vaseux, perdus dans le compte des jours et des nuits. Une odeur d'alcool et de tabac froid avait rempli la petite pièce. La fatigue s'entendait dans les voix mal réveillées, rauques malgré l'heure avancée de la matinée. Ils fumaient à la chaîne, serrés autour de l'écran, et personne dans les locaux de la préfecture n'allait leur rappeler la loi.

– Qu'est-ce qu'il fout ?

– Il se déshabille.

– C'est tout ? Ça vient d'où ce truc ?

– Un dossier de Guérin. C'est Lambert qui régale. Berlion, une cigarette écrasée entre les dents, se tourna vers le fond de la pièce : Hé, Lambert, tu veux pas le revoir ?

Lambert jeta un coup d'œil vers la porte. La cigarette passa au coin de la bouche de Berlion, et le filtre grinça entre ses prémolaires.

– T'inquiète, Guérin est pas là !

Ils s'esclaffèrent, des rires de mépris.

– Regarde, regarde !

Les trois flics se collèrent au petit écran, expulsant des nuages de fumée compacts.

– Merde, il court entre les voitures !

– C'est où ?

– Porte Maillot, sous le pont. Une vidéo de surveillance.

– Hé ! On dirait qu'il regarde la caméra !

– Tu parles, il sait même pas qu'il est filmé.

– Il est monté comme un âne.

– T'excite pas, Roman.

Roman bouscula Savane du coude.

– Va te faire foutre.

Lambert mesurait l'étendue des dégâts ; l'équation était simple : plus il avait de mauvaises idées, plus il s'en voulait. Si Guérin débarquait maintenant, il était bon pour un savon.

– Nom de Dieu ! La Peugeot a failli l'éclater !

- Y va s'en prendre une.
- Y a au moins dix bagnoles empilées.
- Et ce cinglé qui galope...

Sur l'écran monochrome un jeune type, nu et bras tendus vers le ciel, remontait en courant le périphérique intérieur. Les voitures braquaient pour l'éviter, des scooters s'écrasaient sur les rails de sécurité. La boutique à l'air, il courait à la rencontre des voitures avec au visage un sourire de prophète. Poussant des cris qu'on n'entendait pas et l'air incontestablement joyeux, il offrait ses flancs nus aux carcasses de métal. En bas de l'écran des chiffres numériques indiquaient la date, et d'autres l'heure. 09 h 37. Après les minutes, s'égrenaient lentement des secondes, beaucoup plus lentement que l'homme ne lançait ses jambes en avant. Il était maigre, la peau blanche, avec une élégance de héron galopant sur une mare de pétrole. Les chocs, les froissements de tôle, ses cris et le verre brisé, tout arrivait dans un complet silence.

- Qu'est-ce qu'y peut bien gueuler ?
- Lambert, il criait quoi ce mec ?

Lambert ne dit rien. Qu'est-ce qu'il lui prenait, bougre de con, de vouloir être bien vu par ces trois brutes ?

D'après un témoin, le coureur criait « J'arrive ». Rien d'autre. Lambert trouvait que c'était suffisant. Sans doute pas pour les trois autres. Il ne répondit pas, et son silence le racheta un peu à ses yeux.

- Eh, on voit plus rien ! Où est-ce qu'il est ?
- Attends ! Ça va passer sur une autre caméra.

L'angle de vue changea. Ils voyaient maintenant le jeune homme courir de dos, avec une vue de face sur les voitures fonçant vers lui. Il débouchait de sous le pont, le flot des véhicules, en un torrent noir, contournant ce caillou blanc au cul poilu.

- Eh ben, il a pas froid aux yeux !
 - Ça fait bien deux cent mètres qu'y court, ça doit être un record.
- Savane balança un autre coup de coude à Roman, son alter ego en pire.
- Facile à savoir : y a même un chronomètre !

Explosion de rires gras. Lambert ouvrit la bouche pour protester, mais ces trois-là lui faisaient peur.

- Taisez-vous, bordel, regardez !
- Berlion aime pas qu'on parle pendant les fi lms !
- La ferme.

Roman, Savane et Berlion. Aux Homicides, faire du bon boulot n'excluait pas la possibilité d'être débile. Ils en étaient la preuve par trois.

Sentant la fin proche, leur instinct de charognard les fit taire. La cendre des cigarettes oubliées tombait sur le carrelage, on n'entendait plus que le chuintement de la bande dans le magnétoscope.

Une berline de luxe fonçait sur le kamikaze, droit dans l'axe de la caméra. Le jeune homme écarta les bras en croix, buste tendu, en un dernier effort d'athlète coupant la ligne d'arrivée. La voiture fit une embardée in extremis et l'évita. Derrière elle suivait un poids lourd lancé à pleine vitesse.

Le coureur s'écrasa sans un bruit sur le camion, sa course folle stoppée nette, et repartit de façon absurde et immédiate dans l'autre sens. Le crâne fracassé, enfoncé dans les grilles de ventilation, projeta une couronne de sang sur la calandre. Le corps tout entier disparut, aspiré sous la cabine, tandis que la remorque, roues bloquées, commençait à glisser en travers du périphérique.

Le magnétoscope couina, la bande s'arrêta, figeant en une dernière image le camion en train de déraper et le visage horrifié du chauffeur. En bas de l'écran les chiffres de l'horloge digitale s'étaient immobilisés.

Roman écrasa son filtre brûlé sur le carrelage.

– Bah, c'est dégueulasse.

– Je t'avais dit, c'est carrément dingue.

Ils continuaient à fixer l'écran, entre deux eaux, écœurés et déçus.

Savane se tourna vers le coin sombre où s'était réfugié Lambert.

– Hé, Lambert ? Qu'est-ce que tu crois, c'est un suicide ou un tueur en série ?

Ils s'écroulèrent de rire. Savane, cherchant l'air, en rajouta une couche.

– Merde ! Tu crois que ton patron a arrêté le chauffeur du camion ?

Ils en étaient à se pisser dessus quand la porte de la salle des moniteurs s'ouvrit. Lambert redressa sa longue carcasse, dans un semblant de garde-à-vous coupable.

Guérin alluma la lumière. Les trois flics, surgis de la pénombre enfumée, essuyaient leurs larmes. Il jeta un coup d'œil à l'écran, puis lentement à Lambert. La colère, presque immédiatement, disparut de ses gros yeux marron, dissoute dans la lassitude.

Les visages de Berlion et ses acolytes passèrent de la rigolade à l'agressivité, avec l'aisance des flics rompus aux interrogatoires.

Ils sortirent lentement de la pièce, défilant devant Guérin.

Savane, sans doute le plus hargneux, articula entre ses dents :

– Hé, Colombo, ton imper traîne par terre.

Alors qu’il s’éloignait dans le couloir, il ajouta à voix haute :

– Fais gaffe à pas le traîner dans la merde de ton clébard !

Lambert piqua un fard, plongeant du nez vers ses chaussures.

Guérin éjecta la cassette du magnéscope, la glissa dans sa poche et quitta la pièce.

Lambert, lampadaire sans ampoule, resta planté là. Guérin reparut dans l’encadrement de la porte.

– Tu viens ? On a du travail.

Il faillit dire « J’arrive » d’un ton guilleret, mais quelque chose l’en empêcha. Traînant des pieds, il s’en fut à la suite du Patron au long des couloirs. Il interrogea la silhouette devant lui, craignant d’y lire de la colère, mais n’y découvrit que l’éternelle fatigue dans laquelle le noyait son manteau. Un chien, et un maître qui n’avait plus besoin de laisse. Au contraire de Savane, il ne trouvait pas l’idée dégradante. Lambert y voyait plutôt une marque de confiance.

Le Patron avait passé l’éponge sans un mot, mais Lambert savait à quoi s’en tenir. La gentillesse n’était pas une qualité requise dans ce bâtiment. Il fallait même admettre, à long terme, son inutilité. La gentillesse, dans le coin, on s’en débarrassait le plus tôt possible, un peu honteux, comme d’un pucelage entre les jambes d’une vieille pute.